Document généré le 1 juin 2025 11:05

Brèves littéraires

Le silence retrouvé

Carole Leroy

Numéro 64, printemps 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4735ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Leroy, C. (2003). Le silence retrouvé. *Brèves littéraires*, (64), 101–103.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CAROLE LEROY

Le silence retrouvé

Il existe des phrases stupéfiantes, de celles qui, une fois entrées dans notre oreille, y tiennent salon permanent. Éminence grise de l'« œuvre au secret », accrocheuse comme cocaïne sous le nez d'un inassouvi ou comme guérillero au sein d'une junte militaire, porte ouverte à une délinquance salvatrice, libertaire, une révolte tranquille mais irréversible. Je déambulais sur un trottoir bondé de passants qui tous portaient avec ostentation oreilles bouchées. Des couvre-chefs aussi variés qu'efficaces en interdisaient l'entrée et lorsque par extraordinaire l'imaginaire des chapeliers était en reste, il ne s'en fallait que de quelques bouchons de cérumen, oreillettes douillettes ou mains plaquées sur les orifices coupables pour en faire office. Seulement voilà, les miennes étaient grandes ouvertes. Pas de mérite à cela. Le rêve anesthésie le bruit. « J'aime l'odeur jaune des pissenlits ». Cette phrase poétique captée au cours d'une journée hivernale me hanta durant de longs jours. L'idée qu'une odeur pouvait avoir une couleur ou une phrase, une saveur, enchanta mes pensées, libéra mon imaginaire, repoussa l'infini d'un saut de conscience. Jusqu'au moment où LE MOT et sa définition dessillèrent mon ignorance. Confusion des sens. Fini la poésie. C'est de la SYNESTHÉSIE. Alors ma phrase est repartie, dépouillée de son âme de poète, ramenée d'un seul mot au rang de l'ordinaire,

amputée des ailes de l'infini pour rejoindre la théorie de ses semblables dégradées, abandonnées, discréditées.

Et ce n'est pas tout...

Les cieux sont envahis, au-delà, en deçà, par delà et par deçà l'empyrée de phrases vagabondes, multiples et affolées. Des voies lactées de propositions qui se mélangent, intervertissent leurs termes, s'imbriquent en quinconce lors d'un accrochage un peu plus violent, d'une joute plus subtile. Pourtant, elles ne veulent, ne désirent, n'aspirent qu'à se frayer un chemin dans l'insondable recueil que sont devenus les cieux en quête de L'Oreille ; celle qui, attentive, bienveillante ou mieux encore, absolue, offrirait l'aire d'adoption, de reconnaissance. Mais le firmament grouille indéfiniment d'accouplements anarchiques de sèmes, d'accouchements désordonnés, de naissances de sémèmes qui n'en sont que par l'agglutination aléatoire de syllabes errantes. Les places sont chères.

Et ce n'est pas tout...

J'ose à peine évoquer les autres. Les artificielles. Les « non quelque chose ». Celles créées en dehors du dire par des voix quasi virtuelles, mais néanmoins reproduites à l'envi par les médias audiovisuels, servis par les enceintes acoustiques que sont devenus nos cerveaux en servage, et dont les échos n'ont plus rien de la nymphe[1]. Ces mutantes — clones devrais-je dire — viennent grossir les rangs des éternelles, innombrables et exponentielles errantes.

Et ce n'est pas tout...

Le bruit ! Le bruit qu'elles font toutes... les abandonnées et les non créées, les naissantes et les

mutilées, les éternelles et les humaines, les artificielles et les éphémères, les mots qui se carambolent, les syllabes qui explosent, ce bourdonnement sourd, pernicieux, qui peuple en permanence, en silence et en bruit de fond, nos cavités auditives impuissantes. Le bruit de la multitude. L'effet s'accentue. Les causes et épiphénomènes se révèlent interactifs quoiqu'incertains. Et, horreur ! Ce n'est pas tout...

Alors, comme on ne se suicide pas avec à l'oreille des boucles d'odeurs colorées et à la bouche un bouquet de phrases odorantes, j'ai demandé l'ablation de mes cordes vocales, la perforation de mes tympans tout en me réjouissant que les images ne puissent se matérialiser comme les paroles gelées dans le ciel de Pantagruel[2].

---

1 Nymphe des forêts du mont Hélicon, elle est la personnification de l'écho. Elevée par les nymphes, instruite par les Muses, Écho recherchait la solitude, et fuyait les dieux et les hommes. Repoussé par elle et jaloux de ses talents, Pan excita contre elle les bergers du pays, qui la mirent en pièces et dispersèrent ses membres par toute la terre. Gaïa, la Terre, la recueillit dans son sein et tous ses membres disjoints gardèrent le pouvoir de répéter les derniers mots d'une phrase.

2 Rabelais, Pantagruel, *Le Quart Livre,* Chapitres 15-16.
[...] Lors gelèrent en l'air les paroles et cris des hommes et femmes [...] – « Compagnons, oyez vous rien ? Me semble que j'ouïs quelques gens parlant en l'air, je n'y vois toutefois personne. Écoutez. » À son commandement nous fûmes tous attentifs, et à pleines oreilles humions l'air, comme belles huîtres en écaille, pour entendre si voix ou son aucun y serait épars [...] – « Tenez, tenez, dit Pantagruel, voyez-en ci qui encore ne sont dégelées » Lors nous jeta sus le tillac pleines mains de paroles gelées, et semblaient dragées perlées de diverses couleurs. Nous y vîmes des mots d'azur, des mots de sable, des mots dorés. Lesquels, être quelque peu échauffés entre nos mains fondaient comme neige, et les oyons réellement, mais ne les entendions car c'était langage barbare. [...]